# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 26 NOVEMBRE 1894 68ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux: No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 26 NOVEMBRE 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

| | |
|---|---|
| Un an | $12 00 |
| Six mois | 6 00 |
| Trois mois | 3 00 |
| Un mois | 1 00 |

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

| | |
|---|---|
| Un an | $3 00 |
| Six mois | 1 50 |
| Quatre mois | 1 00 |
| Trois mois | 75 |


## Le Tsar dans le Proverbe Russe.

Il n'est pas, on le sait, de peuple sous le soleil qui témoigne, en toute occurrence, envers ses princes, d'une aussi humble soumission, d'un respect plus religieux que le peuple russe. Cette caractéristique se traduit naturellement et par-dessus tout dans ses proverbes. Après Dieu—on pourrait presque dire à côté de Dieu—le Russe ne reconnaît rien de plus majestueux, de plus vénérable, de plus omnipotent que son Tsar. Le fait seul de vivre sous une si haute domination le grandit lui-même à ses propres yeux. Pour illustrer et mettre en relief ce trait de psychologie populaire auquel les événements donnent un si lugubre à-propos, voici les proverbes et dictons qui, dans le folk-lore moscovite, concernent le Tsar ou sa famille immédiate. Nous ne pensons pas qu'une collection aussi complète en ce genre ait jamais été présentée au public.

* *

—Le Tsar meurt aussi quand son heure est venue.

—Quand le Tsar crache dans la soupière, celle-ci éclate d'orgueil.

—Le Tsar lui-même se crotte, quand il met le pied dans une flaque.

—La couronne du Tsar ne le protège pas contre le mal de tête.

—Le poumon du Tsar lui-même ne parvient pas à souffler le soleil.

—Le bœuf du Tsar lui-même n'a pas plus de deux cornes.

—Le dos du Tsar lui-même saignerait s'il recevait des coups de knout.

* *

—Un Tsar, fût-il lépreux, passerait pour sain.

—Parler mal d'un Tsar, même mort, est dangereux.

—Même devant un Tsar aveugle, il faut s'incliner.

—Mieux vaut être prince que s'appeler Tsar.

—Le grand-duc aveugle aura beau devenir Tsar, il n'y verra pas davantage.

—Le cheval qui a une fois été monté par le Tsar hennit sans cesse.

* *

—Au Tsar qui va en voiture avec un cheval loué, un pas est compté pour une verste.

—La corde cassera si l'on veut y pendre le Tsar.

—Le Tsar est bien puissant, mais non le Tout-Puissant.

—Le Tsar est bien un cousin de Dieu, mais non son frère.

—Le Tsar peut bien ébranler le globe terrestre, mais non le faire dévier de son axe.

—Le Tsar ne demeure pas dans la cabane du pauvre, c'est pourquoi il n'en connaît pas la misère.

—Le Tsar a le bras long, mais pas jusqu'au ciel.

—Le vinaigre du Tsar lui-même ne sucre pas.

—La main du Tsar elle-même n'a que cinq doigts.

* *

—Le valet de chambre du Tsar croit aussi avoir quelque droit à la couronne.

—Le cadavre du Tsar lui-même pourrira, s'il n'est embaumé.

—La voix du Tsar trouve un écho, même là où il n'y a pas de montagnes.

—La troïka du Tsar laisse derrière elle une profonde ornière.

—Le pot de chambre du Tsar est plus fier que la marmite du paysan.

—Les ukases du Tsar ne valent rien, si Dieu ne dit: *Amen.*

—Un Tsar gras n'est pas plus lourd à porter, pour la Mort, qu'un mendiant.

* *

—Un Tsar actif met des ailes aux pieds de son ministre.

—Un Tsar boiteux peut néanmoins faire de grands pas.

—Un Tsar ne méprise pas, en hiver, une peau de renard.

—Une goutte d'eau dans l'œil du Tsar coûte au pays beaucoup de mouchoirs.

—Un Tsar dans le désert, vaut tout juste un homme.

—Un seul peut être Tsar, mais beaucoup peuvent l'aimer.

—Le cheval d'un Tsar peut aussi broncher.

—Si le Tsar est rimeur, malheur aux poètes!

—On peut bien débarrasser le Tsar des plaintes, non des soucis.

—On ne peut vivre à la fois pour le Tsar et pour le paysan.

* *

—Près du Tsar, près de l'honneur.

—Quand le Tsar louche, les ministres sont borgnes et les paysans aveugles.

—Ne te heurte pas la main, petit père Tsar, sans quoi nous devons porter le bras en écharpe.

—Le Tsar a beau boire du vin et de l'hydromel, il ne coule que du sang dans ses veines.

—Les sages eux-mêmes recherchent la faveur du Tsar, mais les fous seuls marchandent ses ordres.

—Devant un Tsar pieds nus, personne n'ôterait son chapeau.

—Ce qui ne réussit pas au Tsar réussit au temps.

—Ce qui vient de la vache du Tsar, ce ne sont aussi que des veaux.

—Quand le Tsar mange du rôti, il reste beaucoup de petits os.

* *

—Quand le Tsar rit, le ventre des ministres se trémousse.

—Quand le Tsar a la petite vérole, le pays en porte les trous.

—Quand le Tsar prise, le peuple doit éternuer.

—Quand le Tsar expose ses tableaux, tous les autres ne valent plus rien.

—Quand le Tsar se refroidit, toute la Russie est grippée.

—Quand le Tsar crache, ce n'est jamais qu'avec son gosier.

—Quand le Tsar meurt, le moujik même ne change pas avec lui.

—Quand les chevaux ne veulent pas tirer, la voiture du Tsar elle-même ne se remue pas.

* *

—Quand le Tsar te fera présent d'un œuf, il te redemandera une poule.

—Qui compte sur la faveur du Tsar ne fasse pas fi de la bienveillance de son valet favori.

—Qui peut traire les vaches du Tsar en trait aussitôt le beurre et le fromage.

—Où le Tsar veut tailler des courroies, les paysans doivent fournir leur peau.

—La poule de la Tsarine elle-même ne pond pas des œufs de cygne.

* *

—Le corset de la Tsarine lui-même ne couvre que deux seins.

—Les seins de la Tsarine tomberaient-ils jusqu'à terre, elle passerait pourtant pour en avoir de superbes.

—Celui que la Tsarine hait, la dame de la Cour le méprise, la suivante l'exècre et la femme de charge l'envoie au diable.

—Quand la Tsarine se promène dans le parc, elle l'emporte sur toutes ses femmes; mais quand elle est en mal d'enfant, la dernière de ses sujettes lui est supérieure.

—Quand un petit Tsar demande des maîtresses, il les trouve parmi les femmes bonnettes.

—Quand un petit Tsar veut téter, mille poitrines se tendent pour l'allaiter.

## FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA VIE.

# LE SECRET

—D'UNE—

# TOMBE.

—PAR—

EMILE RICHEBOURG.

GRAND ROMAN INEDIT.

### PROLOGUE.

I

(Suite.)

Dès le même jour, Don Antonio se mit en devoir de trouver des hommes déterminés, audacieux, qui n'hésiteraient pas à descendre au fond du précipice pour gagner la somme qui leur était promise.

La petite troupe était formée. Munie d'échelles de corde, de pieux et autres outils dont elle pouvait avoir à se servir, elle était prête à se rendre dans les Pyrénées lorsque don Antonio reçut l'ordre de se joindre immédiatement à une expédition dirigée contre Bilbao, qui était encore au pouvoir des carlistes.

L'exploration du précipice fut forcément remise à plus tard.

Mais Lorenzo, qui, seul, par ses indications, pouvait faire retrouver les papiers, fut tué dans un engagement.

Don Antonio dut renoncer à l'espoir de retrouver ces papiers si importants pour lui; car ne sachant pas où se trouvait sa petite parente, il ne pouvait plus faire valoir ses droits à la tutelle de l'enfant. D'un autre côté, s'il ne prouvait pas que l'héritière du marquis de Mimosa était décédée, il voyait combien il lui serait difficile d'obtenir à son profit la confiscation des biens de son cousin.

Celui-ci n'avait pas été tué, comme don Antonio l'avait cru d'abord; il s'était échappé avec quelques-uns de ses compagnons et tous avaient été faits prisonniers en cherchant franchir les lignes de l'armée libérale pour gagner Bilbao.

Le marquis de Mimosa attendait dans une prison le jour où il passerait devant le conseil de guerre.

Serait-il condamné à mort ou seulement à la déportation? Nul n'aurait su le dire. Dans l'un ou l'autre cas, ses biens pouvaient être confisqués, étant donnée la disparition de sa fille.

Mais le comte de Corello, qui faisait partie du conseil de la reine, allait agir et se mettre en travers des projets criminels de don Antonio.

### PREMIÈRE PARTIE

### LES BONS CŒURS.

I

LA FAMILLE VILLARCEAU.

Le docteur Villarceau était une des grandes célébrités médicales de Paris.

Il avait recueilli en héritage, du côté de sa femme, une assez jolie fortune qu'il avait considérablement augmentée, quoique très désintéressé. Sa main était toujours ouverte pour venir en aide à des infortunes imméritées, et il n'hésitait jamais à donner ses soins aux malheureux qui s'adressaient en même temps à son cœur et à sa science.

Sa réputation était devenue européenne; aussi avait-il une riche clientèle à laquelle il n'aurait pu suffire, s'il ne s'était adjoint Philippe Delteil, son gendre, praticien déjà renommé et qui, pour être aussi une célébrité, n'avait qu'à suivre les exemples qu'il avait sous les yeux, la voie qui lui était tracée par son beau-père, dont il avait été autrefois l'élève remarqué et apprécié.

Comme on dit vulgairement, le docteur Villarceau gagnait tout ce qu'il voulait, et, cependant il "n'écorchait" point ses malades.

Il habitait avec toute sa famille un charmant hôtel sur les hauteurs de Passy. De là, on jouissait d'une vue magnifique sur le cours de la Seine et les bois de Meudon et de Clamart.

Cet hôtel était séparé de la grille d'entrée par une partie de jardin plantée d'arbustes rares. Le jardin, d'environ cinq mille mètres carrés se prolongeait derrière l'hôtel et les communs. Il donnait l'illusion de la campagne.

De grands arbres, en nombre suffisant pour donner d'agréables ombrages, des massifs d'arbustes de toutes les essences, des corbeilles de fleurs, une jolie pelouse avec une pièce d'eau au milieu, des allées sablées et bien entretenues faisaient de ce coin de terre un véritable éden.

Mme Villarceau avait quarante six ans; elle avait été très belle et était encore fort bien. Femme d'un grand cœur, non moins bonne que son mari, on ne manquait jamais de l'associer aux éloges que l'on faisait du docteur.

Valentine, leur fille, était ce que sa mère avait été, c'est-à-dire une jeune femme délicieusement belle. En elle toutes les séductions semblaient avoir voulu se réunir. Bien qu'elle eût vingt-sept ans et fût mère d'un gentil garçonnet qui venait d'avoir ses huit ans accomplis, elle ne paraissait pas avoir plus de vingt ans, tellement elle avait su conserver la grâce, la fraîcheur, la souplesse du corps, l'enjouement et même un peu cette naïveté charmante de la jeune fille.

C'est qu'elle avait été heureuse entre son père et sa mère, et que son mariage et la naissance de son fils avaient encore augmenté son bonheur et ses joies. Seuls, les chagrins font vieillir vite.

Rien de plus adorable que le sourire de Valentine, de plus enivrant que son regard d'une douceur infinie.

Plutôt grande que petite, gracieuse dans tous ses mouvements, elle était d'une distinction parfaite. Elle avait une opulente chevelure blonde, de beaux yeux limpides comme le cristal de roche, une bouche délicieuse ornée de dents superbes; et ce qui la rendait surtout séduisante, c'était le charme irrésistible de sa physionomie qui reflétait la simplicité et l'extrême bonté du cœur.

De M. Delteil nous ne dirons qu'un mot: il méritait la confiance que le docteur Villarceau avait mise en lui, en lui donnant sa fille, quoi qu'il fût sans fortune, et il était digne de la tendre affection qu'il avait inspirée à Valentine.

Philippe Delteil n'avait que trente-quatre ans, et déjà devant lui s'ouvrait un brillant avenir.

Grand, bien fait, de bonne tenue et d'élégante tournure, il avait été fort recherché, avant son mariage, par les mamans ayant des filles à marier.

Il travaillait beaucoup, mais n'avait point ce visage grave, austère, cet air renfrogné de la plupart des hommes de science. À lui aussi le bonheur, les joies de la famille avaient conservé la bonne et franche gaieté de la jeunesse.

Comme son beau-père, il avait la bonté, et c'était surtout parce qu'il possédait cette qualité du cœur que le docteur Villarceau l'avait distingué entre tous.

La joie de la maison était le petit Lucien. Doué d'une rare intelligence, cet enfant promettait beaucoup. Il était bien le plus joli petit qu'on pût voir; il était caressant, aimant et d'une sensibilité exquise. On l'adorait. Et il avait auprès de lui quatre personnes pour aider au développement de son intelligence, former son esprit et faire germer dans son cœur toutes les bonnes semences.

Que d'espérances reposaient sur cette jeune tête, et, déjà, que de beaux projets d'avenir étaient faits! Mais, avant tout, on voulait que Lucien fût généreux et bon.

—Avec cela, l'instruction et la bonne conduite, disait M. Villarceau, un homme est toujours sûr de faire son chemin à travers la vie.

L'enfant était un peu gâté par son père et sa mère, et beaucoup par ses grands parents, qui ne permettaient guère qu'on lui infligeât une punition trop sévère.

—Laissez donc, disait le bon docteur, qui avait été aussi un enfant volontaire et quelque peu tyrannique, laissez donc, en venant l'âge corrigera cela mieux que nous ne pouvons le faire; les défauts chez les enfants ne sont réels que lorsqu'ils ont un mauvais cœur, et, Dieu merci, le cœur du nôtre est excellent.

C'est par la douceur qu'il faut prendre un enfant; tout en le grondant, en lui faisant voir qu'il a mal agi, un baiser de la mère ou du père sur son front produit un meilleur effet que le châtiment. User d'une trop grande sévérité envers les enfants est toujours une chose mauvaise, en ce sens que pour cacher une faute, même légère, ils s'habituent à la dissimulation et sont disposés à l'hypocrisie.

Et M. Villarceau ajoutait:

—Des baisers, des baisers, toujours des baisers; ce sont les baisers du père et de la mère qui font le cœur de l'enfant.

* *

C'était sur le conseil de celle que l'on appelait à Salvignac Mme Marguerite, que le docteur Villarceau avait été appelé dans le Midi par la baronne de Chandal, au château de ce nom.

Marguerite avait dit à la baronne:

—Écrivez à M. le docteur Villarceau et priez le de venir au secours d'une mère désolée; je connais son cœur: il accourra, et si votre fils peut être sauvé, le docteur Villarceau le sauvera.

Le docteur, nous le savons, s'était rendu à Chandal, n'avait pas hésité à faire une opération extrêmement délicate et dangereuse et avait sauvé le malade.

Il était revenu à Paris après une absence de dix jours.

Il remarqua que, sauf pour le petit Lucien, son retour n'était pas accueilli comme il l'avait pensé, par un débordement de joie. Toutefois, il n'attacha pas une grande importance à cette réception assez froide que lui faisaient sa fille et son gendre. Il avait, d'ailleurs, à s'occuper d'autres choses.

Tout d'abord, il plaça les papiers qui lui avaient été confiés par Marguerite et dont il soupçonnait seulement l'importance, dans un des tiroirs d'un meuble où il serrait ses papiers d'affaires et autres documents précieux. Ensuite, il mit les vingt-mille francs en billets de banque dans son coffre-fort en se disant:

—Demain j'écrirai à mon agent de change pour qu'il m'achète un titre de rente sur l'Etat.

Cela fait, il s'assit devant le bureau, chargé d'une assez volumineuse correspondance, qu'il se mit à lire.

Il répondit à un certain nombre de lettres, les plus pressées; cela lui prit le reste de sa journée. Et quand on vint le prévenir qu'on l'attendait pour se mettre à table, il se leva et sortit de son cabinet, éprouvant une sorte de satisfaction.

Le dîner fut presque triste, la bonne humeur et la gaieté avaient déserté la table.

Qu'est-ce que cela signifiait?

Valentine et son mari répondaient aux questions que leur adressait le docteur, et c'était tout. Seule, Mme Villarceau causait un peu.

Le docteur, très calme, ayant sur les lèvres son bon sourire, observait à la dérobée les jeunes époux, sans avoir l'air de s'apercevoir de leur embarras réciproque.

—C'est singulier, pensait-il, il me semble que tout est changé ici, il s'y est certainement passé quelque chose en mon absence que l'on voudrait me cacher. Mais quoi? Oh! il faudra bien qu'on me le dise.

Tout de suite après le repas, il se retira dans sa chambre, se coucha, et, après avoir répété plusieurs fois: "Que s'est-il donc passé ici?" comme il était fatigué du voyage, il dormit d'un profond sommeil.

Le lendemain, sa femme et sa fille lui demandèrent s'il avait passé une bonne nuit.

—Très bonne, répondit-il, et je me suis parfaitement reposé.

Il vit que Valentine avait pleuré, mais il ne dit rien.

Le petit Lucien vint à son tour se pendre au cou de son grand-papa pour recevoir ses baisers.

M. Delteil était déjà sorti pour faire ses visites.

Le docteur Villarceau donna l'ordre de tenir sa voiture prête pour neuf heures, puis il écrivit plusieurs lettres, entre autres celle à son agent de change au sujet des vingt mille francs de Marguerite.

Cela fait, il monta dans son coupé et se fit conduire à sa clinique, rue Tronchet. C'était là qu'il avait son cabinet de consultations où il recevait le mardi, le jeudi et le samedi, de neuf heures et demie à onze heures et demie les personnes riches ou pauvres qui venaient de tous les quartiers de la ville pour le consulter.

En plus du docteur Celteil, qui remplaçait le docteur Villarceau quand il était obligé de s'absenter, deux autres jeunes médecins étaient attachés à la clinique.

Quelques jours s'écoulèrent.

Toujours maître de lui, le docteur Villarceau ne manifestait aucun étonnement des changements qu'il avait remarqués chez sa fille et son gendre; mais s'il ne disait rien, ne demandait pas encore que ce mystère lui fût expliqué, il observait et cherchait à pénétrer au fond de la pensée de sa fille et de celle du jeune docteur.

Cependant, si profond observateur qu'il fût, malgré son habileté à sonder les âmes, à scruter les replis du cœur, il ne découvrait rien, ne devinait rien. Et pourtant il y avait quelque chose.

Il voyait sa femme préoccupée, inquiète, et il la surprenait, attristée, attachant un long regard sur le beau visage pâli de Valentine.

Celle-ci n'était plus la jeune femme naguère encore si heureuse et qui, lorsqu'il était parti pour Chandal, avait embrassé le docteur en lui disant:

"Cher père, revenez nous bien vite."

Le sourire semblait s'être pour toujours envolé de ses lèvres. La douce clarté de son regard s'était éteinte et ses jolis yeux fatigués et rougis par les larmes, s'étaient chargés d'une langueur maladive. Assurément elle souffrait; d'ailleurs tout en elle trahissait une douleur secrète, et ses traits portaient l'empreinte de cette douleur qu'elle n'avait pas la force de cacher entièrement.

Quant à M. Delteil, il avait un air mécontent qu'il cherchait à peine à dissimuler; il était soucieux et, inquiet comme Villarceau, il devenait sombre et taciturne.

Entre les deux époux, la froideur avait remplacé la charmante intimité d'autrefois.

Au milieu de cette tristesse, le petit Lucien perdait sa gaieté, et ses yeux se mouillaient de larmes à la vue de ces fronts moroses.

Tenant sa tête dans ses mains, le bon docteur Villarceau répétait:

—Mais que s'est-il donc passé ici en mon absence?

Il avait reçu une lettre de Marguerite lui apprenant que son mari, le misérable Forestier, s'était introduit chez elle en son absence et que, furieux sans doute de ne pas trouver les vingt mille francs qu'on lui avait remis et les papiers concernant la petite Thérèse, il lui avait pris sa fille.

Certes, cette lettre, à laquelle le docteur répondit immédiatement en y joignant un billet de cinq cents francs, n'était pas de nature à apporter une diversion heureuse à ses contrariétés et à ses ennuis.

Et en s'apitoyant sur le malheureux sort de la pauvre Marguerite, il se disait:

—Quand je lui parlais de mes satisfactions, de mes joies familiales, j'étais loin de me douter qu'à mon retour à Paris je trouverais le bonheur des miens détruit. Oh! le bonheur, quand on le possède, est-il donc si difficile à conserver?

Il semblait au docteur qu'il ne respirait plus à l'aise dans sa maison et qu'il était sous l'influence de cette atmosphère de tristesse qui l'enveloppait.

Mais cela ne pouvait pas durer longtemps.

Il fallait ramener le calme, la paix dans la maison et y rétablir l'harmonie.

Ne pouvant rien découvrir et voulant le voir, il prit enfin la résolution de l'interroger. Car il pensait que plus il attendrait, plus les racines du mal inconnu seraient profondes.

Ce fut à sa femme d'abord qu'il s'adressa:

—Julie, lui dit-il, tu dois bien penser que rien de ce qui se passe actuellement dans notre maison ne m'a échappé.

Et, sans autre préambule;

—Qu'a donc Valentine? demanda-t-il.

Mme Villarceau laissa échapper un long soupir et répondit:

—Je ne sais pas.

—Ne l'as-tu donc pas questionnée?

—Si, mon ami, plusieurs fois.

—Qu'a-t-elle dit?

—Rien.

—Comment, rien?

—Hélas!

—Elle, autrefois si expansive, qui n'avait rien de caché pour sa mère, c'est étrange!

—Je me demande quel invisible démon a pu entrer dans notre maison. Je l'ai embrassée, la tenant dans mes bras, comme autrefois quand elle avait un petit chagrin, et l'ai suppliée de parler, de se confier à ma tendresse.

—Et rien?

—Elle s'obstine à garder le silence; à mes paroles de tendresse elle répond par des larmes.

—Valentine aurait-elle à se plaindre sérieusement de son mari?

—Mon ami, Philippe est toujours bon, affectueux, prévenant, plein de sollicitude pour elle.

N'as-tu pas cherché à savoir quelque chose par lui?

—Je lui ai demandé ce que tu me demandais tout à l'heure: "Qu'a donc Valentine?" Et il m'a répondu ce que je viens de te répondre: "Je ne le sais pas."

Naturellement, voyant Valentine ainsi changée subitement, et ne pouvant s'expliquer la cause de la froideur qu'elle lui témoignait, il l'a doucement interrogée. Mais, avec moi, elle a gardé le silence; elle ne veut pas parler. On dirait qu'elle a juré de se taire. Devant moi elle a pleuré, en présence de son mari ses yeux sont restés secs, et Philippe n'a pu obtenir d'elle que ces mots prononcés avec raideur: "Laissez-moi tranquille."

—Ceci indiquerait qu'elle s'imagine avoir quelque chose de grave à lui reprocher.

—C'est ce que M. Delteil a pensé, et, quoique sachant bien qu'il ne méritait point que sa femme le traitât ainsi, il est allé jusqu'à lui demander pardon des torts qu'il pouvait avoir envers elle.

Inutile humiliation.

Enfin, quand, plusieurs fois, il a voulu embrasser Valentine, elle l'a repoussé.

—Que dit-il de cela?

—Mais il ne sait que penser, le pauvre garçon; aussi tu as pu voir qu'il éprouve une grande peine, tout en ayant l'air de prendre assez philosophiquement la chose.

—"C'est une bourrasque qui passe, dit-il, le temps se remettra au beau.

En attendant, c'est à peine si, maintenant, il ose adresser la parole à Valentine.

Pendant un instant, M. Villarceau resta silencieux, songeur.

—Il est certain, reprit-il, qu'il y a au cœur de Valentine un mal secret qui la dévore. Quand je suis parti pour le midi, je n'ai remarqué en elle aucun changement; c'est donc après mon départ....

—Oui, trois jours après, le dimanche.

—Ah!

—Le changement s'est fait brusquement, je pourrai dire d'une minute à l'autre. C'est alors que, très surpris et même effrayés, M. Delteil d'abord et moi ensuite, avons interrogé Valentine une première fois.

Depuis, elle passe de longues heures seule dans sa chambre et ne permet pas à son mari d'y pénétrer; la nuit, elle s'y enferme.

—Joli ménage! murmura le docteur fronçant les sourcils.

Après un silence il reprit:

—Valentine est malade, malade de cœur et d'esprit; il est temps de trouver le remède à son mal.

—Si elle parlait, si elle disait ce qu'elle a contre son mari....

—Sois tranquille, Julie, elle parlera. Mais toi, que penses-tu de cela? Ne soupçonnes-tu pas un peu la cause du mal?

—Mon ami, je suppose que, et bien certainement sans raison, Valentine est jalouse.

—Terrible maladie de l'âme, la jalousie, et, souvent, difficile à guérir.

—Dis moi, Valentine n'a-t-elle pas reçu à ton insu, en cachette de son mari une ou plusieurs lettres?

—Aucune lettre n'a été remise secrètement à Valentine par un de nos domestiques. Il est venu quatre ou cinq lettres à son adresse; elle les a ouvertes devant moi, les a lues et me les a fait lire.

M. Villarceau laissa tomber sa tête dans ses mains et parut réfléchir profondément.

Se redressant brusquement:

—Valentine, dit-il, n'est pas une de ces femmes faibles d'esprit, qui croient aux fantômes créés par leur folle imagination; il faut donc comme tu le disais il y a un instant, Julie, qu'un invisible démon se soit glissé dans notre maison.

II

LE BON PASTEUR.

Mme Villarceau s'était mise à pleurer.

—Hélas! mon ami, dit-elle, je te le répète, M. Delteil et moi ne savons que penser.

—Moi, répliqua le docteur d'une voix assourdie, je pense à bien des choses. Je pense à tout ce qui a été fait autrefois pour empêcher ce mariage de notre fille.

Dans certains salons, on s'étonnait, —on le disait et le répétait très haut,—que M. Philippe Delteil, absolument sans fortune, ne possédant que son diplôme de docteur médecin, eût l'audace de prétendre à la main de Valentine Villarceau, fille d'un célèbre médecin et une des riches héritières de Paris.

Ces propos malveillants ne pouvaient manquer d'arriver aux oreilles de M. Delteil et, pendant quelque temps, il cessa complètement ses visites.

Ame fière et généreuse, plaçant sa dignité au-dessus de tout, il ne voulait pas qu'on pût croire qu'il était guidé par l'intérêt, que c'était la fortune de Valentine et non ses qualités personnelles qu'il recherchait.

On agissait aussi sur Valentine au moyen de lettres anonymes. Philippe Delteil lui était présenté comme un vulgaire ambitieux, un homme cupide. Il ne voyait et n'aimait en Valentine que sa dot. S'il l'épousait, ce serait uniquement pour trouver une fortune toute faite, se créer facilement une position, grâce au nom et aux relations du docteur Villarceau.

On ne craignait pas de le calomnier en écrivant à Valentine qu'il avait une conduite répréhensible, qu'il fréquentait des bals publics considérés comme des bouges et qu'on le rencontrait dans d'autres mauvais lieux.

Bref, il y eut à cette époque, autour de nous, un débordement de vilenies.

Mais Valentine aimait Philippe et en était ardemment aimée.

Nous détruisîmes sans trop de peine, chez l'un et chez l'autre, les impressions mauvaises. Valentine comprit qu'elle ne devait avoir que du mépris pour ces lettres anonymes d'une fausseté évidente et qui, certainement, avaient été inspirées à leur auteur par un sentiment méchant et haineux.

Delteil s'éloignait de nous ou plutôt de Valentine par un sentiment d'extrême délicatesse, dont je ne pouvais lui en vouloir. Et quand je le priai de vouloir bien m'expliquer la singularité de sa conduite, il me dit:

—Je suis pauvre, je ne peux pas épouser Mlle Valentine.

—Soit, vous êtes pauvre, répondis-je, mais vous êtes jeune, instruit, vous avez du talent et, devant vous, un riche avenir; cela doit compter pour quelque chose et vaut mieux, à mes yeux, que la fortune de Valentine. D'ailleurs vous l'aimez et elle vous aime, et ce que je veux, avant tout, c'est votre bonheur à tous deux.

J'eus donc raison de toutes ses susceptibilités et le mariage se fit.

—Et jusqu'à ce jour aucun nuage, rien n'était venu troubler la paix de notre maison, le bonheur de nos enfants.

—La personne qui voulait empêcher le mariage de Valentine a trouvé, sans doute, que pour notre fille et son mari, neuf années de bonheur, c'était trop.

—Quoi, tu supposerais...,

—Je ne fais pas que supposer, je crois que l'ennemi d'autrefois, réduit à l'impuissance, mais non terrassé, montre de nouveau ses dents venimeuses; après avoir longtemps couvé, comme le feu sous la cendre, nous voyons de nouveau sa haine éclater.

—Mon Dieu, nous avons donc des ennemis?

—Il faut bien admettre que nous en avons au moins un.

—Mais qui est-il?

Un éclair fauve traversa le regard de M. Villarceau.

—À l'époque des lettres anonymes, continua Mme Villarceau, de ces odieuses calomnies et de ces insinuations perfides qui visaient M. Delteil, nous n'avons pas soupçonné qui pouvait être l'auteur de ces choses malhonnêtes.

—Peut-être parce que nous ne voulions pas le connaître, répondit le docteur.

Et un pli amer se dessina sur ses lèvres,

Il passa la main sur son front et reprit:

—On n'a pas toujours intérêt à troubler la paix d'un ménage, à désunir des époux qui s'aiment; on fait le mal souvent pour le plaisir de le faire. Il est des gens de nature basse et vile à qui le bonheur des autres porte ombrage; ils sont dans un continuel état de souffrance, et l'on pourrait les plaindre et les considérer comme de pauvres fous, s'ils n'étaient pas des êtres extrêmement dangereux; ils sont jaloux de ceux qui sont heureux et ne leur pardonnent pas de l'être.

—À quel propos dis-tu cela, mon ami? Est-ce que tu veux désigner quelqu'un que nous connaissons?

—Non, non, répondit vivement M. Villarceau, ce sont des réflexions que je fais en passant.

Mais je reviens à Valentine qui, j'en ai la conviction, a ouvert ses oreilles à des paroles perfides et laissé tomber dans son cœur un subtil poison.

Si les lettres anonymes ne jouent pas encore un rôle dans cette affaire, on s'est servi d'un autre moyen pour agir sur Valentine dont l'esprit, malheureusement, est enclin à la jalousie. Mais, jusqu'à preuve du contraire, je crois que le mal vient d'une ou plusieurs lettres anonymes, lançant quelque nouvelle calomnie et exploitant ainsi la crédulité de notre fille.

Voilà pourquoi je t'ai demandé si, sans que toi et son mari le sachiez, Valentine n'aurait pas pu recevoir certaines lettres qu'elle vous aurait cachées.

—Mon ami, fit tristement Mme Villarceau, je ne sais plus que dire: car tout est possible, même l'infidélité d'un de nos serviteurs.

—Pourtant, reprit le docteur, comme se parlant à lui-même, Valentine sait quel cas on doit faire d'une lettre non signée ou portant une signature de fantaisie et ce que l'on doit penser de son auteur.

Il se leva brusquement et fit le tour du salon d'un pas agité, en mâchonnant quelques paroles que Mme Villarceau ne put comprendre.

—C'est bien, dit-il, s'adressant à sa femme, Valentine parlera; il faut que je voie clair dans tout cela. Il y a une vipère, je lui briserai les dents.

Il quitta le salon pour passer dans son cabinet.

Il n'était plus sous les yeux de Mme Villarceau et forcé de se contenir.

Son visage prit subitement une expression terrible et un pli d'une amertume profonde se dessina sur ses lèvres frémissantes.

—Soyez donc généreux, faites donc le bien! s'écria-t-il, voilà comment vous en êtes récompensé! On récolte l'ingratitude, et plus que cela encore; on trouve que vous n'avez pas assez fait et on ne vous le pardonne point.

Le pli amer reparut sur ses lèvres et il eut un petit rire saccadé, nerveux.

—La misérable, la misérable! prononça-t-il d'une voix sourde.

Assurément, ce n'était pas à sa fille que s'adressait cette épithète sanglante.

Mais disons ce qui mettait le docteur Villarceau dans cet état d'agitation et de colère qui ne lui était pas habituel.

C'est une de ces histoires douloureuses, si communes à Paris et dans les grands centres, que nous allons brièvement raconter.

M. Villarceau était jeune alors, mais déjà on parlait de lui comme d'un savant médecin et il marchait d'un pas sûr vers la célébrité qu'il ne devait pas tarder à acquérir.

Il était marié depuis un an et il allait être père, bientôt.

Un jour, M. Villarceau vit arriver à la clinique de l'hôpital auquel il était attaché, une jeune femme qui venait en consultation pour une blessure qu'elle s'était faite à la main, disait-elle.

Cette femme était d'une maigreur effrayante, ses yeux caves et éteints, la pâleur blafarde de son visage indiquaient qu'elle avait beaucoup souffert.

Le jeune docteur la reconnut. C'était la fille d'un brave ouvrier qui avait longtemps travaillé pour sa famille. Il l'interrogea avec intérêt, avec bonté, et elle lui avoua qu'elle était mère, et qu'elle et son enfant, une petite fille—manquaient du plus strict nécessaire.

Le docteur donna à la malheureuse quelques pièces de monnaie, lui demanda son adresse et, le soir même il se rendit chez elle, dans un des quartiers les plus pauvres de la ville.

Il eut sous les yeux un de ces spectacles navrants que connaissent seuls ceux qui viennent se rendre compte des misères parisiennes.

Un mauvais lit, ou plutôt un grabat, un bahut vermoulu, défoncé, deux chaises dépaillées et quelques vieux ustensiles de cuisine composaient tout le mobilier.

Plus d'effets d'habillements, plus de linge.

On était en hiver; un froid très vif pénétrait dans ce taudis par les fissures de la porte et de la fenêtre. Pas de feu, on grelottait.

La petite fille, épuisée par les privations, était affreusement décharnée.

Ému d'une pareille détresse, le docteur s'empressa d'envoyer chercher du charbon, des vivres et du vin.

Il y eut bientôt un bon feu dans la cheminée, et quand la mère et l'enfant eurent apaisé leur faim, voici ce que la pauvre femme apprit à M. Villarceau:

Elle avait perdu sa mère de bonne heure, et il y avait six ans que son père était mort. Pour vivre, elle avait fait des travaux de couture; mais ce qu'elle gagnait était à peine suffisant pour l'empêcher de mourir de faim. La misère est mauvaise conseillère: n'étant pas dépourvue de beauté, un homme lui parla de son amour, de son dévouement; il paraissait sincère, elle l'écouta.

L'illusion fut de courte durée. L'amant était un ouvrier ciseleur, qui aurait pu gagner facilement douze et quinze francs par jour; mais il était plus souvent au cabaret qu'à l'atelier. Tous les soirs, il rentrait ivre, et, querelleur et brutal, il rouait de coups sa femme.

On avait vécu ainsi deux années; la jeune femme était devenue mère, son compagnon l'avait aussitôt abandonnée et, peu de temps après, il mettait le comble à sa gredinerie.

Un jour que la pauvre mère avait été obligée de s'absenter de chez elle, elle trouva à son retour le logis dépouillé de tout ce qui valait la peine d'être emporté.

La malheureuse avait travaillé, passant des nuits entières, usant ainsi sa santé, et c'était miracle qu'elle et sa petite eussent pu vivre pendant une année; mais elle était à bout de forces.

Le bon docteur ordonna des remèdes, surtout des fortifiants, mit vingt francs sur le marbre de la cheminée et se retira en promettant de revenir.

Il revint souvent, en effet, car ce n'étaient pas des soins d'un jour qui pouvaient rétablir la santé délabrée de sa protégée.

On se fait une habitude des bienfaits comme des mauvaises actions, et M. Villarceau éprouvait une douce satisfaction à voir renaître à la vie ces deux êtres qui, sans lui, étaient menacés d'une mort prochaine.

Il était heureux, le bon docteur, aussi heureux qu'on peut l'être: Mme Villarceau venait de mettre au monde une petite fille, et, dans sa joie, le docteur aurait voulu le bonheur pour tout le monde.

Au bien qu'il faisait, discrètement, il allait associer maintenant, dans son cœur, sa chère petite Valentine.

Il s'intéressait de plus en plus à ses protégées, particulièrement à la fillette qui s'appelait Léonie. Cette enfant, dont les joues prenaient un coloris rose et qui était à présent pleine de vie, le charmait par sa grâce, sa gentillesse, son amusant babillage. Il prenait plaisir à voir le corps de cette enfant se fortifier, son intelligence se développer.

Par ses soins, la mère et la fillette avaient été installées dans un logement plus vaste, mieux aéré, plus sain et convenablement meublé.

Mme Lescure,—on appelait ainsi la mère de Léonie,—avait repris ses forces et s'était remise à travailler. Néanmoins, comme elle ne gagnait guère, M. Villarceau s'imposait l'obligation de continuer l'œuvre commencée.

Léonie avait huit ans lorsque, par suite d'une de ces courtes maladies, contre lesquelles la science est impuissante, elle perdit sa mère. Celle-ci, avant d'expirer, avait supplié le docteur de ne pas abandonner sa fille, d'être la providence de l'enfant, comme il avait été celle de la mère.

Il avait promis, et pour lui, un engagement était chose sacrée.

Il prit Léonie chez lui et la donna pour compagne à sa fille.

—Comme cela, pensait-il, elle échappera aux dangers que court à Paris une jeune fille jolie, spirituelle, sans parents, sans fortune, abandonnée à elle-même.

Léonie avait une grande curiosité d'esprit, beaucoup de goût pour le travail; on lui faisait partager les plaisirs et les études de Valentine, le docteur comptait pour celle-ci sur les heureux effets de l'émulation.

Que se passa-t-il alors dans l'esprit de Léonie? Nous l'expliquerons plus tard.

Mais nous pouvons dire dès maintenant que, déjà, sa jeune tête travaillait. En se rappelant ce que M. Villarceau avait fait pour sa mère et pour elle, presque depuis sa naissance, son intelligence précoce tirait de cela des conclusions qu'elle gardait au fond de son âme.

Certes, le docteur était loin de supposer que sa protégée serait infiniment moins reconnaissante de ses bienfaits que blessée de la situation inférieure dans laquelle elle se trouvait à côté de Valentine.

Il aurait fallu qu'elle fût traitée dans la maison sur le pied d'une égalité absolue; cependant, le bien-être ne lui manquait pas, et elle n'avait rien à désirer; mais elle sentait trop que, pour M. et Mme Villarceau et même les domestiques, il y avait une différence entre elle et Valentine. Et elle se disait, non sans amertume, que c'était le pain de l'aumône qu'elle mangeait à cette table où elle était admise.

Par leur attitude, les domestiques lui faisaient comprendre qu'ils ne lui reconnaissaient pas le droit de se prévaloir vis-à-vis d'eux des privilèges qu'il plaisait aux maîtres de lui accorder.

Elle souffrait dans son amour-propre et son orgueil.

Mais profondément dissimulée, pour ne pas dire hypocrite, elle ne laissait pas deviner, même au docteur, qui en aurait certainement été effrayé, le progrès que faisait dans son cœur le sentiment jaloux et envieux.

Elle paraissait avoir pour Valentine une sincère affection, quand, en réalité, elle la détestait.

Le moment étant venu, M. Villarceau plaça les deux jeunes filles dans une de ces maisons d'éducation réservées aux enfants de la haute bourgeoisie.

Là, la nature ombrageuse et irritable de Léonie trouva de nouveaux motifs de récrimination contre la destinée.

Il lui semblait que ses compagnes faisaient constamment allusion à sa pauvreté, à sa situation de jeune fille sans famille. Jusque dans les félicitations qu'on lui adressait, elle croyait deviner une intention impertinente. Toujours en défiance, toujours prête à riposter avec aigreur, elle ne se faisait pas aimer, les meilleures mêmes lui témoignaient une médiocre sympathie.

Consciemment ou non, par des nuances qui ne lui échappaient point, les jeunes pensionnaires lui faisaient sentir que la reconnaissance lui imposait le devoir de se rendre digne des bienfaits dont elle était l'objet; que l'instruction, qui était un luxe pour d'autres, était une nécessité pour une fille sans fortune.

Valentine s'ingéniait à panser les blessures faites à l'orgueil de son amie et employait le langage le plus affectueux pour chasser l'amertume de ce cœur gonflé de jalousie.

Léonie était souvent touchée de cette sollicitude; mais quand elle se trouvait seule, l'esprit de révolte qui fermentait en elle reprenait le dessus, et au lieu de savoir gré à Valentine de son amitié, elle s'indignait de l'espèce de protection qu'elle lui imposait.

Léonie sortit du pensionnat un an avant Valentine, avec le brevet supérieur d'institutrice, et elle entra en cette qualité dans un pensionnat de jeunes demoiselles.

Oh! ce n'était pas sans répugnance qu'elle entrait dans l'enseignement; mais M. Villarceau lui en avait exprimé le désir, disant que l'heure était venue pour elle de songer à se faire une position.

Elle se sentit fort humiliée.... Sous-maîtresse! c'était une quasi-servitude!

Néanmoins, comme toujours, elle parut satisfaite; mais elle en avait gros sur le cœur.

Et elle se disait, parlant de M. et de Mme Villarceau:

—Ils devaient me garder auprès d'eux afin de me marier, comme ils parlent déjà de marier Valentine.

Toujours la jalousie, toujours l'envie.

Le docteur et sa femme ne l'abandonnaient pas, loin de là. C'était Mme Villarceau qui lui achetait ses toilettes, la fournissait de linge, sans compter les petits cadeaux de bijoux qui rendent si heureuses les jeunes filles, même les moins coquettes. Et Léonie était coquette, très coquette.

Chaque fois que Mme Villarceau lui offrait un bijou, elle pensait:

—Ils seront bien plus beaux et plus riches, ceux qu'elle achètera pour Valentine.

Elle était toujours la bienvenue chez le docteur où elle venait passer ses jours de congé.

Elle voyait là le jeune docteur Philippe Delteil, qui se plaisait à causer avec elle. Elle se figura que le jeune homme était épris d'elle.

Pourquoi ne l'épouserait-il pas?

Lui aussi était sans fortune.

Être la femme de Philippe Delteil, qui était en passe de faire son chemin et d'arriver à la fortune par son travail, devint son idée fixe, son rêve.

Belle, instruite, intelligente, spirituelle et causant bien, assurément Léonie pouvait inspirer un amour profond. Mais, déjà, et sans que l'on pût encore s'en douter, Philippe Delteil aimait Valentine, qui était à son tour sortie de pensionnat.

Dans ce même temps, un ouvrier sculpteur sur bois, plus qu'un ouvrier, un véritable artiste nommé Lebrun, travaillait dans la maison de M. Villarceau à des panneaux dont le docteur voulait décorer sa salle à manger et son cabinet de travail.

Auguste Lebrun n'était très certainement pas le premier venu. Il avait trente-deux ans et, depuis plusieurs années, il travaillait pour son compte; dans les dernières expositions d'œuvres d'art, on avait remarqué ses ouvrages sortis de ses mains, et lui venait des commandes qui suffisaient et au delà à la simplicité de ses goûts.

Il devint très amoureux de la jeune et belle institutrice, et sachant qu'elle était sans famille et absolument sans fortune, il n'hésita pas à demander sa main au docteur Villarceau.

Le docteur pouvait-il mieux marier sa protégée qu'à ce brave et honnête garçon!

Il présenta la demande de Lebrun à Léonie, lui disant que ce mariage assurait son avenir et qu'il connaissait assez le sculpteur sur bois pour lui garantir qu'il la rendrait heureuse.

Léonie refusa net.

Elle avait ses idées, son rêve.

Mais bientôt, tout à coup, on parla du mariage de Valentine et de Philippe Delteil.

De la bouche même de celle qui la croyait son amie, Léonie apprit que Mlle Villarceau aimait M. Delteil et en était aimée.

L'institutrice tombait de toute la hauteur de ses illusions.

Elle ne laissa rien voir de ses impressions; au contraire, souriante, elle félicita Valentine.

Mais quelle rage grondait sourdement en elle!

C'était peu de temps après qu'avaient été faites ces tentatives, que nous connaissons, pour empêcher le mariage de Mlle Villarceau.

Léonie n'était pas la dernière à pousser des cris d'indignation; elle ne comprenait pas qu'il y eût des gens capables de se livrer à de pareilles infamies. C'était lâche, c'était odieux.

Et avec quelle expression de tendresse elle embrassait Valentine et mêlait ses larmes à celles de la pauvre affligée.

Ah! elle jouait son rôle en très habile comédienne.

Elle pouvait d'autant mieux faire croire à ses sentiments affectueux, à la sincérité de ses paroles indignées, que nul ne se doutait, pas même M. Delteil, qu'elle avait osé dans son cœur l'espoir, non encore perdu, que le jeune docteur lui donnerait son nom.

Seul, le docteur Villarceau, qui se méfiait toujours et avec raison des démonstrations trop bruyantes, soupçonna Léonie d'être l'auteur de ces menées ténébreuses, de ces manœuvres odieuses qui éloignaient M. Delteil de sa maison et menaçaient le repos et l'avenir de sa chère Valentine.

Mais il ne dit rien; n'ayant pas une preuve évidente, il ne pouvait flageller la perfide et ingrate Léonie comme elle le méritait, l'écraser sous son mépris de jalouse et d'envie.

Quand, malgré tout, le mariage de Mlle Villarceau fut décidé et près de s'accomplir, ce fut un véritable coup de foudre pour l'institutrice. Il n'y avait plus rien à faire, il lui fallait renoncer à son rêve, porter le deuil de ses visées ambitieuses.

Cependant, un premier refus n'avait pas découragé Auguste Lebrun.

De nouveau il demanda la main de Léonie, en s'adressant à elle-même.

Cette fois, il fut accepté.

L'institutrice ne demandait qu'à sortir au plus vite de son école.

Trois semaines après le mariage de Valentine eut lieu celui de Léonie.

Mme Villarceau remit au sculpteur sur bois une somme de douze mille francs. C'était la dot qui, depuis des années, était destinée à la jeune épouse.

Douze mille francs! Qu'était-ce que cela?

Léonie considéra ce nouveau bienfait comme une humiliante aumône.

Telle était cette créature vicieuse, dévorée par la jalousie et l'envie, qui [illegible]

III

LA LETTRE ANONYME.

Le docteur Villarceau s'était laissé tomber dans un fauteuil. Les coudes sur son bureau et la tête dans ses mains, il resta assez longtemps absorbé dans ses pensées.

Il se rappelait tout le bien qu'il avait pu faire dans sa vie et s'apercevait que ce bien, dans le plateau de la balance, était lourd à côté de la reconnaissance.

Son visage, tout à l'heure si tourmenté, avait repris son expression habituelle d'ineffable bonté.

Il sonna.

Presque aussitôt le valet de chambre parut.

—Veuillez, lui dit le docteur, faire prévenir Mme Delteil que je désire lui parler et que je l'attends dans mon cabinet.

M. Villarceau resta debout, attendant sa fille.

La jeune femme ne tarda pas à se présenter.

—Vous avez à me parler, mon père? dit-elle, en offrant son front au baiser paternel.

—Oui, ma fille, je désire causer quelques instants avec toi, répondit le docteur.

En lui-même il se disait:

—Elle vient encore de pleurer.

—Tiens, reprit-il, assieds-toi là, à côté de moi, sur ce canapé.

Le docteur avait son doux sourire sur les lèvres,

La jeune femme paraissait embarrassée, inquiète.

—Valentine, dit M. Villarceau, en prenant une des mains de sa fille, il se passe ici, dans notre maison, des choses qui nous affligent beaucoup, ta mère et moi, et tu dois comprendre qu'une pareille situation ne peut pas s'éterniser, qu'elle a assez duré.

—Mon père....

—Ta mère t'a interrogée et tu as refusé de lui répondre; à mon tour, je t'interroge et j'espère bien que tu ne continueras pas à garder un silence que nous ne pouvons plus supporter. La paix qui régnait ici est troublée et j'entends qu'elle y soit rétablie.

Valentine, réponds à ton père qui t'en prie et qui, au besoin, l'exige; qu'est-ce que tu as?

Des larmes jaillirent des yeux de la jeune femme.

—Ce ne sont pas des larmes que je te demande, reprit doucement M. Villarceau, mais des paroles de confiance; sèche tes pleurs, tu as assez pleuré depuis quinze jours, et verse dans mon sein les peines de ton cœur.

Il ne m'a pas été difficile de voir qu'un nuage s'était élevé entre toi et Philippe, quelque malentendu, sans doute, et que j'ai résolu de faire cesser. Voyons, Valentine, que t'a fait ton mari, qu'as-tu à lui reprocher?

Les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes nouvelles.

—Il me trompe! s'écria-t-elle.

—Oh! oh! fit le docteur en hochant la tête.

—M. Delteil a une amie! ajouta Valentine.

—Nous y voilà, je m'en doutais, pensa le docteur.

Il reprit à haute voix:

—Et Mme Delteil est jalouse, elle l'a été déjà autrefois.

—Mon père......

Après un silence, M. Villarceau continua:

—Valentine, ne juges tu pas un peu, beaucoup sur les apparences? N'as tu pas appris à te méfier de ta nature ombrageuse, de ton imagination souvent trop ardente, de ta trop grande crédulité? Oh! ce n'est pas toujours un défaut d'être crédule, car la crédulité est une des formes de la bonté; mais il faut se garder d'accepter tout aveuglément.

Mais, ma fille, ne vois-tu donc pas le tort que tu te fais toi-même en supposant, en croyant que ton mari ne fait son devoir. Tu te rabaisses, tu te fais injure, Valentine. Tu es jeune, belle, instruite, tu as toutes les grâces de la femme et tu admets que ton mari puisse te délaisser.... Mais regarde-toi donc et demande-toi si, pour M. Delteil, il y a une autre femme qui puisse t'être comparée?

Mais tu es prise d'un accès de jalousie et tu ne raisonnes pas. Enfin, sur quoi appuies tu cette accusation que tu portes contre ton mari?

—Mon père, je suis sûre....

—S'il en est ainsi la chose devient grave. Valentine, quelle preuve as-tu de l'infidélité de M. Delteil?

—Mon père, il ne se passe pas une semaine sans qu'il se rende à Ville-d'Avray secrètement.

—Oh! secrètement..... Il peut avoir là un malade à soigner.

—Il a là son amie, mon père, une toute jeune femme. Elle habite une charmante petite maison au bord du lac; c'est elle qui ouvre la porte à M. Delteil lorsqu'il arrive mystérieusement, on les voit se promener dans les allées du jardin, elle s'appuyant amoureusement au bras de Philippe, et échangeant de tendres paroles.

—Diable, diable, murmura M. Villarceau. Est-ce que tu as vu cela de tes yeux? demanda-t-il.

—Non, mon père; il eût été indigne de votre fille de s'abaisser à ce rôle répugnant d'espionne. C'est un ami de mon mari, M. Viochot, qui m'a appris que M. Delteil se rendait fréquemment à Ville-d'Avray.

—Comment, s'écria le docteur avec une sorte de stupeur, M. Viochot s'est rendu coupable d'une pareille trahison envers son ami!

—Ne l'accusez pas, mon père: il m'a dit cela très innocemment, je vous assure. Ah! ce n'est pas tout! s'écria-t-elle en se tordant les mains.

—Qu'y a-t-il encore?

—Cette femme a un enfant.

—Hein, un enfant de ton mari!

—Oui, un enfant!

M. Villarceau prit un visage extrêmement sérieux.

—Valentine, dit-il gravement, si réellement, ton mari te délaisse, il m'a trompé, il me trompe moi-même odieusement. S'il s'est rendu indigne de ton affection, il ne mérite plus la grande confiance que j'avais en lui; alors il ne peut plus rester sous mon toit, il faut qu'il parte.

La jeune femme tressaillit violemment.

M. Villarceau continua:

—Nous introduirons contre lui une action judiciaire et nous obtiendrons votre séparation de corps et de biens.

Valentine était devenue livide.

—Oh! non, mon père, pas cela, pas cela! s'écria-t-elle éperdue.

—Pourtant, ma fille....

—Lucien est son fils, mon père!

—Hé, que nous importe?

—Mais je l'aime, je l'aime toujours!

—Permets, Valentine, mais il me semble que vous vivez comme si, déjà, un jugement du tribunal civil vous avait séparés.

La jeune femme éclata en sanglots.

Il y eut un silence pendant lequel M. Villarceau parut réfléchir profondément.

—Valentine, dit-il brusquement, c'est innocemment, sans mauvaise intention—et je veux le croire—que M. Viochot t'a appris que ton mari allait souvent à Ville-d'Avray, ce ne peut être lui qui t'a fait connaître ces détails dont tu m'entretenais tout à l'heure.

—En effet, mon père.

—Alors, une autre personne t'a renseignée.

Et comme la jeune femme gardait le silence:

—Valentine, reprit le docteur d'une voix lente, nous sommes en présence d'un fait exceptionnellement grave et qui peut me déterminer, moi, le docteur Villarceau, à prendre une résolution énergique; il est de toute nécessité que je sache tout; et cacher à ton père quoi que ce soit, serait lui faire une grosse injure.

—Mon père, j'ai reçu une lettre.

—Ah! Et de qui est-elle, cette lettre?

—D'une personne qui s'intéresse à mon bonheur.

—Troubler le repos d'une épouse, d'une mère, jeter la douleur dans son âme, est une étrange manière de s'intéresser à son bonheur. Qui est cette personne?

—Je ne la connais pas.

—Une lettre anonyme, alors?

La jeune femme courba la tête, comme accablée.

—Oh! Valentine, reprit M. Villarceau d'un ton fort affligé, je ne croyais pas, après l'expérience que tu as acquise par ta confiance, que tu pusses encore subir la funeste influence d'une lettre anonyme, qu'un sentiment mauvais a pu seul inspirer, quand même elle [illegible]

Quand as-tu reçu cette lettre?

—Il y a eu hier quinze jours.

—Un dimanche?

—Oui.

—Elle t'a été remise ici?

—Non. À la porte de l'église, [illegible]

—Une dame âgée, bien mise.

—Inconsciente de son action ou une complice.

—Elle s'est approchée de moi et m'a dit:

—"N'est-ce pas vous, madame, qui êtes madame Delteil?

—"Oui, madame, répondis-je.

—"J'ai ceci à vous remettre, reprit-elle."

Et elle me glissa dans la main une lettre sous enveloppe cachetée.

—Alors, tu t'es empressée de rentrer, et sans rien dire ni à ton mari ni à ta mère, tu t'es dérobée à leurs regards pour lire la lettre. Oubliant combien tu avais eu à regretter la crédulité d'autrefois, tu as laissé descendre dans ton cœur, goutte à goutte, le poison que cette lettre distillait.

M. Delteil et ta mère remarquèrent le changement subit qui s'était fait en toi; immédiatement ils te questionnèrent, et au lieu de leur répondre en plaçant sous leurs yeux l'écrit dénonciateur, tu t'es renfermée dans un mutisme d'autant plus inquiétant pour ta mère et peut-être même pour ton mari, que rien ne semblait pouvoir le justifier.

Au lieu de prendre bravement le taureau par les cornes, comme on dit, tu t'es dérobée à une explication pourtant si nécessaire et que tu aurais dû provoquer. Tu as préféré verser des larmes secrètes, souffrir, faire souffrir ton mari, ta mère, ton fils et donner à ton père le triste spectacle d'une désunion qui lui paraissait incompréhensible. Par ta faute, ma fille, la situation s'est aggravée et, très perplexe, je me demande à quelle résolution je devrai m'arrêter.

—Ainsi, mon père, vous êtes convaincu....

—Dame, fit le docteur gardant son impassibilité et se rendant impénétrable, tu as fortement ébranlé ma confiance en M. Delteil.

—Mon père, je vous en supplie, pas d'éclat, ne vous mettez pas en colère contre mon mari.

—Pourtant, ma fille....

—S'il nous quittait, notre enfant et moi, j'en mourrais, mon père!

—C'est bien, Valentine, je serai prudent.

Un imperceptible sourire courut sur les lèvres de M. Villarceau.

—À propos, dit-il, est ce que tu as conservé cette lettre?

—Oui, mon père.

—Tu as bien fait; il faut toujours pouvoir dire: Je sais, et voilà comment j'ai su. Où est la lettre, Valentine? Je voudrais la lire.

—La voici, mon père, dit la jeune femme, sortant de son corsage le papier accusateur.

M. Villarceau lut attentivement ces lignes, très habilement rédigées, dont sa fille lui avait donné le résumé et où sous des fleurs, se cachait la dent du reptile.

Il n'eut pas une parole indignée, il ne laissa voir qu'une douloureuse surprise.

—Non, fit-il, comme se parlant à lui-même, je ne connais pas cette écriture.

—Ni moi, mon père.

—Cependant, cette personne qui ne veut pas être connue, nous connaît, te connaît bien Valentine. Pour qu'elle s'est prévenue si charitablement, il faut, en effet, qu'elle s'intéresse vivement à ton bonheur et à la gloire de notre maison.

La jeune femme ne remarqua point avec quel ton ironique son père avait prononcé ces paroles.

—Tu veux bien que je garde cette lettre, reprit-il.

Et sans attendre la réponse de sa fille, il mit le papier dans sa poche.

Il y eut quelques instants de silence.

—Valentine, dit-il tout à coup, ne soupçonnes-tu pas qui est l'auteur de cette lettre?

—Non, mon père.

—N'as-tu pas pensé que cette lettre anonyme pouvait bien venir de la même personne qui a écrit, dicté ou inspiré celles que tu as reçues avant ton mariage?

—Quoi, mon père, vous supposeriez...

—Ma fille quand on se trouve en présence d'une chose mystérieuse, comme d'une personne qui met un masque sur son visage, on est en droit de tout supposer.

Ma chérie, continua M. Villarceau enveloppant sa fille d'un regard plein de tendresse, tu es un cœur d'or, une créature d'élite incapable de détour et ne croyant pas à la perfidie. Dans ta candeur, ta droiture, ta loyauté, tu ne saurais admettre chez les autres des sentiments qui ne ressemblent pas aux tiens. Certes, j'aime mieux te voir ainsi que prématurément défiante. Forcément, tu acquerras l'expérience qui vient toujours à la suite des illusions perdues; tu sauras mieux alors ce que c'est que le monde et tu verras qu'il n'y a pas que le bien dans la vie.

Enfin tu ne soupçonnes aucune des personnes que nous connaissons d'être l'auteur ou l'inspirateur de cette anonyme?

—Non, mon père.

—Eh bien, moi, Valentine, j'ai dans l'idée que ton amie, Mme Lebrun, n'est pas étrangère à ce que j'appelle nettement une infamie.

—Que dites-vous? s'exclama la jeune femme, regardant son père avec de grands yeux ahuris.

—Tu l'as entendu.

—Oh! mon père, mon père! Comment, vous si bon, si juste, pouvez avoir une pareille pensée? Mais pourquoi, dans quel but, je vous le demande, mon amie aurait-elle fait cela?

—Valentine, il y a au fond du cœur de Léonie deux terribles passions, la jalousie et l'envie.

—Et vous l'accusez! Je ne vous reconnais plus, mon père.

—Tu sauras plus tard si j'ai tort.

—Mon père, je vous assure que Léonie a toujours été pour moi la meilleure, la plus tendre des amies. Je la connais, je suis sûre de son affection, de son dévouement et, je vous le dis, mon père, rien n'autorise vos injurieux soupçons.

—Valentine, je me reprocherais fort d'accuser qui que ce soit, surtout un de ces déshérités qui, exposés à tant d'excitations malsaines, ont droit à l'indulgence. Je voudrais me tromper, mais malheureusement je ne me trompe pas.

—Encore une fois, mon père, vous êtes injuste à l'égard de Léonie.

—L'énergie avec laquelle tu la défends prouve bien l'excellence de ton cœur.

—Mon cœur ressemble au vôtre, mon père.

—Mme Lebrun t'a-t-elle fait une visite dans ces derniers temps?

—Elle est venue me voir la semaine dernière.

—Que t'a-t-elle dit?

—Elle m'a vue pâle, triste et s'est tout de suite inquiétée. En m'embrassant très affectueusement, comme toujours, elle m'a demandé doucement pourquoi elle me trouvait ainsi. Je l'ai rassurée en lui disant que depuis quelques jours j'étais un peu souffrante; mais que je me sentais beaucoup mieux.

Alors, nous avons parlé de nos enfants, de Lucien et de Paul, convenant que nous étions deux heureuses mères. Elle m'a fait l'éloge de M. Delteil, dans lequel elle voit le meilleur des hommes, le modèle des maris. Elle m'a parlé aussi de sa grande admiration pour le docteur Villarceau, de tout ce qu'elle vous doit, de sa profonde reconnaissance; enfin, mon père, c'est de la vénération qu'elle a pour vous.

Le docteur avait écouté ce panégyrique le front plissé.

—Mme Lebrun, répliqua-t-il, parle trop haut et trop souvent de ce que j'ai fait pour elle.

—Mon père, lui reprocheriez-vous sa reconnaissance?

—Non, mais je voudrais qu'elle l'exprimât autrement et plus sobrement.

—En vérité, je ne vous comprends.

—Ma fille, les sentiments vrais ne s'affichent pas comme le fait des siens Mme Lebrun; ils se traduisent avec mesure, sans affectation, sans emphase. Je suis désolé de t'enlever une de tes illusions, ma pauvre Valentine, mais j'ai suffisamment étudié Léonie pour pouvoir te dire qu'elle est profondément dissimulée, la femme la plus fausse que je connaisse.

—Décidément, mon père, vous êtes cruel.

—Je te l'ai dit et je te le répète, Léonie est rongée par la jalousie et l'envie.

—Oh! jalouse et envieuse, elle! quand elle n'a pour vous, mon père, pour nous tous que de la gratitude. Elle sait bien que si vous ne l'aviez pas en quelque sorte adoptée, elle eût été condamnée à l'existence d'une ouvrière ou d'une servante.

Le docteur eut un doux sourire et, secouant la tête.

—Elle sait cela, dit-il, mais elle voudrait l'oublier. Vois-tu, ma chère enfant, je n'approuve pas ceux que le sort a favorisés de mépriser les déshérités de la fortune, je ne saurais trop blâmer ces derniers quand ils jettent un regard envieux sur ceux qui sont au-dessus d'eux, que ce soit par le hasard de la naissance ou la position acquise par le travail. [illegible]

—Allez-vous, maintenant, vous reprocher d'avoir été bon?

—Peut-être, Valentine. Je n'ai pas assez pensé à ce qui pouvait résulter de l'éducation que Léonie a reçue. Je n'ai pas compris le danger qu'il y avait pour elle à la mêler à des compagnes parlant sans cesse des équipages dans lesquels elles vont se promener au Bois, des bals donnés dans les hôtels de leurs parents; je n'ai pas compris que je l'exposais ainsi à faire des rapprochements douloureux, à se livrer à des réflexions qui sont la source de bien de chagrins et aussi de bien des fautes.

Que de fois elle a dû se dire: "Pourquoi ces demoiselles sont-elles dans l'opulence tandis que j'ai la pauvreté en partage? Je ne suis pas moins belle et intelligente qu'elles, pourquoi donc sont-elles plus favorisées que moi?"

—Mais Léonie n'a jamais eu de pareilles pensées.

—Tu le crois.

—Je n'ai pas oublié avec quelle joie elle applaudissait à mes succès et me félicitait des éloges que l'on m'adressait.

—Qui te dit que, intérieurement, elle n'en souffrait pas?

—Vous êtes impitoyable.

—Qui te dit que le poison de la jalousie ne s'infiltrait pas dans son cœur? Ne sais-je pas que beaucoup de vos compagnes ne l'aimaient point?

—Ces demoiselles lui en voulaient de la supériorité de son intelligence et prenaient souvent un lâche plaisir à l'humilier.

—Oui, Valentine, c'était lâche et cruel, car elles ont causé de terribles blessures. Le caractère de Léonie s'est aigri, et elle s'est certainement abandonnée à des élans de révolte contre ces distinctions sociales qui ne correspondent pas toujours à celles de l'esprit et du cœur.

Mais je reviens à ce que nous disions tout à l'heure; tu me demandais pourquoi, dans quel but Mme Lebrun t'aurait fait parvenir cette lettre anonyme qui porte contre M. Delteil une accusation des plus graves.

Eh bien, je te réponds: celle dont tu te crois si tendrement aimée n'est pas ton amie, elle est ton ennemie.

—Oh!

—Elle est fausse, te dis-je, fausse en tout: elle a réussi à te tromper comme elle a su me tromper moi-même. Elle est jalouse de toi et tout ce que tu as, elle l'envie.

Ce qu'elle veut, entends-tu, ma pauvre enfant? ce qu'elle veut, c'est détruire ton bonheur dont elle est jalouse, comme elle a tenté autrefois d'empêcher ton mariage.

—Mon Dieu, mais si ce que vous dites était réel, mon père, ce serait monstrueux. Léonie serait une misérable, une infâme!

—Je t'ai dit que tu aurais des preuves, tu les auras.

La jeune femme laissa échapper un long soupir et se courba comme écrasée.

—Avant ton mariage j'ai pu observer certaines choses, de petits faits insignifiants en apparence et auxquels je n'apportai qu'une médiocre attention; mais, depuis, tout cela m'est revenu à la mémoire et j'ai acquis la conviction que ton mariage dérangeait fort les combinaisons ambitieuses de Léonie.

Valentine se redressa brusquement.

—Comment cela, mon père? interrogea-t-elle.

—Je ne vais pas jusqu'à dire qu'elle aimait Philippe Delteil, mais je suis certain qu'elle s'était mise en tête qu'il l'épouserait. Tu comprends que, dédaignée par M. Delteil, qui t'aimait, elle a été blessée au vif dans son amour-propre, sa vanité et son orgueil.

—Oh! mon père, est-il donc possible que Léonie soit un pareil monstre d'hypocrisie.

—Léonie, ma chère enfant, est de ces femmes qui se souviennent et ne pardonnent jamais ce qu'elles croient être pour elles une injure.

—Mon Dieu, mon Dieu! gémit la jeune femme.

—Maintenant, ma pauvre Valentine, vois ce que je dois penser de la dénonciation dont M. Delteil est l'objet. Cependant, et jusqu'à preuve du contraire, je veux admettre qu'il n'y a pas là une odieuse calomnie, renouvelée de celles dont, autrefois, nous avons fait justice.

Laisse-moi faire, aie confiance en ton père, je saurai bientôt à quoi m'en tenir, et alors nous conviendrons tous deux de ce que nous devrons faire.

—En attendant, ne dis rien à Mme Lebrun, si elle vient te voir, sois dissimulée comme elle; ne dis rien à ta mère, à qui tu causerais un chagrin, car, bonne comme toi, elle ne soupçonne pas ce qu'il y a de fiel et de pensées mauvaises chez cette malheureuse qu'elle a beaucoup aimée, pour laquelle elle a été une véritable mère; ne dis rien non plus à ton mari; c'est entre M. Delteil et moi que doit se régler cette affaire.

—Mon père, n'oubliez pas que vous m'avez promis......

M. Villarceau ébaucha un sourire de compassion.

—Sois tranquille, répondit-il, je sais avec quels ménagements je dois parler au mari de ma fille.

Surtout, Valentine, sois calme, fais des efforts pour endormir ta douleur, sèche tes pleurs et cesse de nous montrer à tous un visage désolé.

Songe à ton enfant qui ne comprend rien à ce qui se passe et qui souffre, lui aussi, parce que tu l'embrasses moins et qu'il semble que tu n'as plus pour lui la même tendresse.

M. Villarceau et Valentine s'étaient levés.

La fille se jeta au cou de son père.

—Vous voyez, dit-elle, je ne pleure plus.

—Bien, très bien, ma chérie, fit le docteur.

Et il accompagna sa fille jusque dans l'antichambre de son cabinet.

IV

LA PROMENADE.

Le soir même, quand Mme Villarceau se fut retirée dans sa chambre et Mme Delteil dans la sienne, il y eut entre le beau-père et le gendre un entretien qui dura plus d'une heure.

Nous pouvons supposer que M. Delteil fut sévèrement interrogé sur sa conduite et qu'il s'en suivit une explication très vive, car quand il sortit du cabinet de M. Villarceau, le jeune docteur avait l'air troublé, était très pâle et encore tout tremblant; il tenait sa tête baissée, enfin avait une mine fort piteuse.

Cependant, dès le lendemain, Mme Villarceau, qui ignorait l'intervention de son mari, constata, non sans satisfaction, qu'il s'était produit une détente.

Valentine était plus calme, avait les yeux moins battus moins rouges, et la figure mieux reposée. Elle embrassait Julien davantage et comme avec un redoublement de tendresse; on vit encore le sourire apparaître sur ses lèvres.

M. Delteil n'avait plus l'air soucieux, morose des jours précédents; il n'était plus aussi embarrassé, contraint en présence de sa femme, et Mme Villarceau remarqua que, souvent, il attachait sur Valentine, avec une expression douloureuse, un doux regard de tendresse.

—Donc, se disait Mme Villarceau, le désaccord survenu entre eux n'est pas aussi grand que je le pensais, que je l'ai craint. Cette hostilité singulière de Valentine cessera et bien certainement, peu à peu, la paix du ménage se rétablira.

Le soir de ce premier jour d'accalmie, M. Villarceau dit seulement à l'oreille de sa fille.

—Tu as confiance en ton père, c'est bien; je suis content de toi.

Durant les quatre jours qui suivirent, la situation resta la même.

Valentine tenait toujours son mari à distance et ne se départissait point de sa froideur envers lui.

M. Delteil paraissait moins inquiet, mais il conservait sa tristesse; il ne se plaignait toujours pas de la rigueur de Valentine et il ne faisait rien pour brusquer un rapprochement qu'ils devaient également désirer.

S'ils se comprenaient, ils ne voulaient pas arriver à s'entendre.

Convaincu que sa femme fermerait l'oreille à ses paroles, le jeune docteur exprimait ses pensées par toutes sortes d'attentions et de gracieusetés à l'égard de Valentine; c'était cette même sollicitude si tendre, si pleine de dévouement dont il l'avait entourée dans les premiers temps de leur mariage et qui s'était faite plus enveloppante encore après la naissance de leur enfant.

Un soir dans le salon, comme il était assis et elle debout devant lui, il lui prit la main, en cachette de tout le monde, et la porta à ses lèvres. Elle ne dit rien, n'eut point l'air d'avoir senti sur sa main la douce tiédeur du baiser, mais son émotion se traduisit par une vive coloration des joues et un tremblement qui dura quelques instants.

Elle se disait:

—Il m'aime toujours, il ne nous a [illegible]